

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le portrait inachevé

Emmanuel Poinot



Number 140, Winter 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92183ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Poinot, E. (2019). Le portrait inachevé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 41–49.

# Le portrait inachevé

Emmanuel Pointot

**J**E SUIS IMMOBILE devant la vitrine. S'il n'y avait cette cage de verre, posée sur une simple table en bois, je pourrais toucher le tableau que je regarde depuis de nombreuses minutes.

Un petit portrait, inachevé; un dixième de mètre carré même pas recouvert en entier, et laissant le dernier tiers inférieur à peine esquissé. Il n'est pas encadré; sur les bords, on devine les fixations qui tendent la toile sur le châssis. Une légende imprimée m'en révèle les dimensions exactes: 34,3 centimètres de haut sur 29,5 centimètres de large. Cette huile sur toile est l'œuvre de Joseph Lange, homme de théâtre célèbre à son époque, et peintre amateur à ses heures. Le texte de présentation m'informe qu'elle fut réalisée à Vienne et serait datée du milieu de 1789.

« Ce n'est pas tout à fait exact », ne puis-je m'empêcher de penser.

Depuis ce matin, il pleut sur Salzbourg. Je n'entends pas la pluie heurter la fenêtre derrière moi, mais en pénétrant dans le musée, j'aperçois les traces un peu folles de l'eau ruisselant sur les vitres embuées, à l'extérieur.

De l'hôtel, Anne et moi avons suivi les trottoirs luisants, bras dessus bras dessous, en silence, sous un parapluie. Anne a insisté pour que nous allions visiter ce musée avant de quitter la ville, même si elle sait très bien que ma lune de miel avec les musées a pris fin, abruptement, ce jour lointain où je me suis ennuyé ferme à une exposition unanimement encensée; un événement que moi-même, pourtant, j'attendais avec impatience et fébrilité. Quatre heures d'attente pour sortir moins d'une demi-heure plus tard, en rasant les murs, anéanti, dégouté de moi-même. Je n'ai jamais su pourquoi ni cherché d'explication. Je n'ai toujours pas compris ce qui s'était passé. Rien. Le vide total. Comme un ressort brisé à jamais. Je fuyais les salles au pas de course, vers la sortie, 41

déconcerté, honteux et défait. Depuis, je nourris à l'égard de tous les musées une phobie irraisonnée doublée d'une aversion encore plus inexplicable.

Anne, comme souvent, a fait preuve d'une « éloquence » irrésistible.

— Tu verras, Élie, c'est un tout petit musée de rien du tout ! On en fera vite le tour.

Avec force gestes, elle m'a finalement convaincu. J'ai haussé les épaules, acceptant de l'accompagner, et je lui ai souri alors qu'elle me remerciait.

La lumière est douce. Quelques tableaux rompent la monotonie des murs blancs. Je sens le vieux parquet grincer sous nos pas. Les lattes de bois clair sont larges et piquées de nœuds plus foncés. Il est encore tôt, ce matin, et nous sommes les seuls visiteurs. L'ambiance paisible et les salles sentant bon l'encaustique ne me réconcilient pas pour autant avec les musées. Des meubles de facture simple et dépouillée, des objets utilitaires et des accessoires de la vie courante, quelques documents et manuscrits d'époque — je lis très mal l'allemand —, un violon d'enfant plutôt anodin et un clavicorde aux lignes épurées.

À mes yeux, il n'y a que ce portrait qui soit digne d'intérêt, mais je n'arrive pas à discerner en quoi, ni pourquoi, il me séduit et me fascine, à la fois m'envoûte et me trouble. Après l'avoir longtemps regardé, toujours sans bouger, je finis par fermer les yeux.

Une nuit fébrile palpite contre mes paupières closes. Dans cette pénombre, sous les noir et blanc hésitants, les sépias, tamisées par les ocres et l'or, se mêlent aux gris en camaïeu. Une ombre commence à vibrer, une sorte de clair-obscur transfigure la petite toile, dont je garde le reflet ancré en moi.

Anne est à mes côtés, je perçois la chaleur de son bras passé sous le mien. Je sens son parfum se mêlant à l'odeur de ses cheveux humides. Elle a appris à être patiente avec

Je sais qu'elle ne me dérangera pas. Elle attendra que j'ouvre à nouveau les yeux.

Je laisse le portrait frissonner en moi, je l'absorbe, je le fais mien et, au-delà d'un silence vide et désespéré, je devine une lueur qui grandit, calme et paisible.

Cette peinture n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est loin d'être une croûte. Lange était habile et fin observateur, il savait manier le pinceau. Bien sûr, comme la plupart, je connais déjà ce portrait, surtout célèbre pour la « qualité » du modèle représenté. Mais devant l'œuvre originale — c'est ridicule, je le sais —, je pense d'abord au nombre de fois où je l'ai vu reproduit dans le mauvais sens : le visage est tourné vers la gauche, quand on est face au tableau.

Dans la lumière grise de ce jour de pluie, je regarde Mozart.

Et, les yeux fermés, je l'entends aussi...

*Do mineur, trois bémols à la clef, andante moderato...* À pas feutrés, les cordes glissent en croches descendantes; les vents — doucement, les cors ! — soutiennent la pulsation en sourdine, puis les cordes remontent en doubles croches et, à la sixième mesure, le chœur s'élève; d'abord les sopranos, puis une demi-mesure plus tard les altos et... le *Kyrie* de la *Messe solennelle en ut mineur KV 427*.

Anne me presse doucement le bras. Je la devine me murmurer :

— Élie... Élie...

Au bout d'un moment, j'ouvre les yeux et les tourne vers Anne, vers ses lèvres.

— C'est tout ce que tu as trouvé pour regarder ce portrait ? Les yeux fermés ? se moque-t-elle quand je sors de ma rêverie.

Comme réponse, je ne lui offre qu'une moue dubitative.

— Élie, qu'est-ce qui se passe ? Tu es sûr que tout va bien ?

Anne semble sinon inquiète, du moins surprise, étonnée. Pour la rassurer, je cligne des yeux en inclinant légèrement la tête. Anne retire son bras.

— Tu me rejoins dans la salle suivante ?

J'acquiesce en opinant du bonnet, mais lui précise que je vais rester encore quelques instants devant le tableau.

Aux dires de Constanze, la femme de Mozart, ce portrait serait « de loin la meilleure image de lui » et pourrait être considéré comme un des plus ressemblants. Le compositeur est assis, le profil un peu décalé, le dos légèrement voûté sur un clavier que l'on devine à peine. Brun, gris, beige, noir, les teintes sont résolument sombres. Seule lumière, sous le menton du musicien, la blancheur du jabot et du col de sa chemise ; ainsi que le rose tendre de ses lèvres fermées. Je remarque aussi cette mèche de cheveux blancs, au-dessus de la tempe gauche. Toute la partie inférieure du tableau est incomplète, grossièrement esquissée au crayon. Le côté gauche, devant figurer le piano, reste inachevé, sans couleurs, sur un aplat beige. Le fond, derrière le compositeur, est plongé dans une pénombre cosmique, une sorte d'abîme dans lequel se perd son regard ; un regard tourné vers une lumière enfouie au plus profond de lui-même, et que Lange a saisi, sans chercher à en dévoiler le sens, sans révéler le mystère de cette sorte de paix intérieure qui se dégage de la toile. Un portrait de silence.

Mozart est devant moi, au-delà et en deçà de mes paupières à nouveau baissées. Je discerne les premières croches des basses en *ostinato*, le *Laudamus te*, toujours la *Messe en ut*. Le tempo est enlevé, comme je l'ai toujours aimé. Les croches se doublent en montant, puis redescendent en quatre motifs serrés de triples croches, on respire... et la mezzosoprano prend son envol sur un long *do* tout en crescendo.

J'ai souvent écouté Mozart les yeux fermés, mais à cet instant, ai-je le choix ? Il y a des années que j'ai entendu cette œuvre, et la dernière fois...

Alors que la voix dialogue avec le hautbois, me vient à l'esprit une association pour le moins saugrenue : la *Messe en ut*, tout comme le tableau de Lange, est restée inachevée.

Le *Credo* et le *Sanctus* sont incomplets, il n'y a pas d'*Agnus Dei*. Mozart a pourtant travaillé longtemps sur cette œuvre religieuse, à Vienne, de l'été 1782 à celui de 1783, et...

Je sursaute lorsque Anne pose sa main sur mon épaule. J'ouvre les yeux, tout s'évanouit, tout s'éteint.

— Tu n'en as pas assez de regarder ce tableau qu'on trouve dans toutes les biographies de Mozart ? Il a l'air de te faire un sacré effet.

Anne, si tu savais... Je ne fais pas que regarder ce tableau, je « l'entends » aussi ! Mais je me garde bien de lui révéler cette absurdité à laquelle moi-même j'ai du mal à croire.

— Moi, j'ai fait le tour. Tu me rejoins en bas ? Élie, ne me fais pas poireauter trois heures, d'accord ?

Anne se dirige vers l'escalier menant à la sortie. C'est idiot, cela n'a aucun bon sens, mais je veux, je dois tenter l'expérience une dernière fois. Je ferme les yeux. Je n'osais l'espérer...

*Andante*, les cordes glissent jusqu'à la septième mesure, où la flûte, puis le hautbois, et enfin le basson préludent amoureusement avant de laisser s'élever les premiers mots : *Et incarnatus est (Et qui a pris chair)*... Je refuse d'en entendre plus, c'en est déjà trop, il y a trop de beauté à m'envahir le cœur, trop d'émotions à noyer ma nuit, trop de sons à submerger mon silence, trop de colère aussi. J'ouvre les yeux et laisse échapper les premières larmes, que ne peuvent retenir mes paupières brûlantes. Je détourne mon regard du portrait, m'essuie les yeux, me jure de ne plus jamais mettre les pieds dans un musée, et descends rejoindre Anne.

Elle m'attend en regardant la pluie tomber dehors.

— Merci d'avoir fait si vite, c'est gentil. On rentre à pied ?

Tout en évitant son regard, je glisse mon bras sous le sien et dépose un baiser sur son front. Anne ouvre le parapluie.

De retour à l'hôtel, Anne ne pose aucune question. Je sais qu'elle ne fera pas la moindre remarque : je connais trop sa délicatesse.



Anne dort depuis une heure.

L'après-midi, nous avons profité une dernière fois de la ville natale de Mozart — nous partons demain pour Vienne. Nous avons arpenté les pavés mouillés de la vieille ville et sommes allés faire le tour de la forteresse Hohensalzburg. Sous une pluie fine, serrés l'un contre l'autre, nous sommes aussi restés un long moment au milieu d'un pont enjambant la Salzach, à regarder l'eau couler en contrebas.

C'est en reprenant le chemin vers notre hôtel, en fin de journée, que je demandai à Anne de m'attendre un instant. Je me souviens encore de la douceur du sourire qu'elle me glissa alors que je pénétrai dans le magasin de souvenirs.

— Ne traîne pas trop, s'il te plaît. Je suis fatiguée. Je voudrais m'allonger un peu avant d'aller souper.

Je n'eus aucun mal à trouver ce que je cherchais.

— Finalement, elle doit bien être quatre fois plus grande que l'original, non ? dit-elle malicieusement en tapotant l'affiche que je venais d'acheter.

Anne, sans pour autant devenir blessante, a toujours su mettre en évidence le ridicule de ce que je peux parfois entreprendre. Je n'ai plus quinze ans, mais un poster de Mozart ne m'apparaît pas plus ou moins dérisoire qu'une affiche de *The Dark Side of the Moon* ou qu'une photo de Lady Gaga sur scène. Cependant, une fois dans la chambre, après avoir déroulé la reproduction du portrait de Mozart, je n'hésitai pas un instant à remarquer que c'était bien moi, désormais, qui étais quatre fois plus ridicule. Je haussai les épaules et rangeai l'affiche dans sa pochette en plastique.

Anne rigola et se jeta sur le lit pour s'endormir immédiatement, sans même se déshabiller.

Je viens d'allumer ma tablette.

Je veux vérifier deux ou trois choses concernant ce fameux portrait. Grâce à Google, le visage de Mozart est  
46 devant moi, sur l'écran. Les couleurs sont assez fidèles à

celles de l'original. Ce que je recherche est peut-être anecdotique, presque ridicule, mais je veux être certain de ce qu'il me semble avoir lu, distraitemment, quelques mois auparavant.

Après quelques clics infructueux, je trouve : ... *les résultats des recherches les plus récentes... selon le musicologue M... cette peinture, réalisée en 1782-1783, serait à l'origine une miniature d'à peine 19 centimètres sur 15 centimètres de côté représentant uniquement le visage de Mozart. Sept ans plus tard, Joseph Lange aurait eu l'intention d'agrandir le tableau pour représenter Mozart assis au piano. Pour cela, il aurait lui-même monté le médaillon original sur une toile vierge et envisagé l'agrandissement du tableau. Les traces physiques du collage ont désormais été authentifiées, malgré une restauration habile effectuée en 1963 et dissimulant le passage entre les deux sections réunies. Des lettres de Mozart attestent qu'il attendait, en 1789, que le tableau soit terminé. On ne sait pour quelles raisons Lange ne put achever le portrait.*

Le visage est donc celui du musicien en 1782 — et non pas en 1789, comme le précise l'information, erronée, du musée. Mozart a vingt-six ans. Il vient tout juste de se marier avec Constanze Weber, dont la sœur Aloysia est la femme de Lange : le comédien-peintre et le compositeur sont beaux-frères. C'est très exactement à la même époque que Mozart compose la *Messe en ut mineur*.

Et alors ? Alors, rien. Tout cela est insignifiant. En fait, je me fiche pas mal de toutes ces révélations pinacothécomozartiennes.

J'éteins ma tablette.

Depuis ce matin, lors de notre passage à la maison natale de Mozart, tout cela m'apparaît aussi aberrant que saugrenu. J'ai été secoué par ces sortes de... d'hallucinations acoustiques, je le reconnais. On le serait à moins — surtout dans mon cas —, et cela ne s'explique pas. J'affirme, cependant, avoir bien « entendu » trois extraits de la *Messe solennelle* ; les trois fois où j'ai fermé les yeux, face au portrait inachevé. 47



Je me retourne vers le lit et regarde Anne, toujours en train de dormir. Sa respiration est calme, et certainement silencieuse.

Je vais m'allonger près d'elle.



Le bruit de la déflagration est le dernier son que j'ai entendu.

Il y a plus de cinq ans maintenant, attablé à la terrasse de ce café, à Jérusalem, en plein été, en pleine chaleur, au mauvais endroit, au mauvais moment. J'attendais Anne. Où, comment ai-je été projeté ? Je ne me souviens de rien. Si proche de la bombe, je ne sais par quel miracle je n'ai pas été blessé plus gravement, déchiqueté, brûlé, ou bien pulvérisé, mort. Je n'ai rien vu, rien su de tous les autres corps mutilés, démembrés, soufflés par les explosifs remplis de clous, de boulons, de morceaux de métal, rien entendu des cris, des hurlements ou des gémissements. Un trou noir dans lequel je n'ai plus rien entendu, plus jamais. Juste le silence.

En sortant du coma, j'ai aperçu Anne : c'est mon premier souvenir. Elle s'est approchée du lit, m'a pris les mains pour les serrer très fort. Anne pleurait, m'embrassait, elle me parlait. Je n'entendais que le silence. C'est la première fois que j'ai réussi à lire sur ses lèvres : entre les larmes, elle ne cessait de répéter mon prénom, « Élie, Élie », et « je t'aime ». C'est aussi la première fois que je lui ai parlé sans entendre ce que j'articulais : « Anne, je t'aime », lui ai-je répondu, sans savoir si je criais ou murmurais. Alors, je me suis tu, et j'ai refermé les yeux.

Plusieurs opérations n'y ont rien fait. Les médecins ont échoué à me rafistoler les tympanes, ils n'ont jamais réussi à ressouder le reste de ma tuyauterie auditive massacrée.

Je n'ai plus que quatre sens. Moi aussi, désormais, je suis inachevé ; comme la *Messe en ut* et le *Requiem* de Mozart, 48 comme l'*Art de la fugue* de Bach, comme la 8<sup>e</sup> *symphonie*

de Schubert, comme la 10<sup>e</sup> de Mahler, comme le portrait de Lange.

Je suis juste un peu moins célèbre.

Je n'ai jamais oublié ce jour où je me suis enfoncé dans le silence: le soir même, je devais diriger l'Orchestre philharmonique d'Israël dans la *Grande messe en ut mineur* de Mozart, au nouveau théâtre de Jérusalem. Avant l'attentat, je l'ai interprétée un nombre incalculable de fois, des années durant, toujours par cœur, sans partition devant moi, les yeux souvent clos. Après l'attentat, les yeux ouverts comme les yeux fermés, je n'ai jamais plus entendu une seule note de musique; si ce ne sont celles, aujourd'hui, que Mozart m'a offertes devant son portrait.



Ce matin, le soleil brillait à nouveau sur Salzbourg. Nous avons quitté l'hôtel sous un ciel d'automne sans nuages.

J'ai « oublié » l'affiche dans la chambre. Anne, bien sûr, n'a rien dit.